

**Traducción de tres cuentos de *¿Qué me quieres, amor?*
de MANUEL RIVAS**

Traductores :

**Claudia Corrado
Iker Maluenda
Amaï Verde**

*¿Qué me quieres, amor?*¹

Amor, a ti vengo ahora a quejarme
de mi señora, que te envía
donde yo duermo siempre a despertarme
y me hace sufridor de tan gran pena.
Ya que ella no me quiere ver ni hablar
¿qué me quieres, Amor?²

FERNANDO ESQUIO

Sueño con la primera cereza Je rêve de la première cerise
del verano. Se la doy y ella se la lleva de l'été. Je la lui donne et elle
a la boca, me mira con ojos cálidos, l'approche à sa bouche, elle me

¹ Que me veux-tu, mon amour ?

² Mon amour, je viens me plaindre à toi
De ma dame, qui t'envoie
Où je dors toujours à m'éveiller
Et me rend souffrant d'une telle peine
Puisqu'elle ne veut plus ni m'entendre parler,
Que me veux-tu, mon amour ?

de pecado, mientras hace suya la carne. De repente, me besa y me la devuelve con la boca. Y yo que voy tocado para siempre, el hueso de la cereza todo el día rodando en el teclado de los dientes como una nota musical silvestre.

Por la noche: «Tengo algo para ti, amor».

Dejo en su boca el hueso de la primera cereza.

Pero en realidad ella no me quiere ver ni hablar.

Besa y consuela a mi madre, y luego se va hacia fuera. Miradla, ¡me gusta tanto cómo se mueve! Parece que siempre lleva los patines en los pies.

El sueño de ayer, el que hacía sonreír cuando la sirena de la ambulancia se abría camino hacia ninguna parte, era que ella patinaba entre plantas y porcelanas, en un salón acristalado, y venía a parar a mis brazos.

Por la mañana, a primera hora, había ido a verla al Híper. Su trabajo era surtir de cambio a las cajas y llevar recados por las secciones. Para encontrarla, sólo tenía que esperar junto a la Caja Central. Y allí llegó ella, patinando con gracia por el pasillo encerado. Dio media vuelta para frenar, y la larga melena morena ondeó al compás de la falda plisada roja del uniforme.

regarde avec des yeux chaleureux³, de pêché, pendant qu'elle s'empare de la chair. Tout à coup, elle m'embrasse et me la rend avec la bouche. Et moi qui touche pour toujours⁴, le noyau de la cerise roulant toute la journée sur le clavier de mes dents comme une note musicale sauvage.

Pendant la nuit : « J'ai quelque chose pour toi, mon amour ».

Je laisse dans sa bouche le noyau de la première cerise.

Mais en réalité elle ne veut pas me voir ni me parler.

Elle embrasse et console ma mère, puis elle sort. Regardez-la, j'aime tant sa façon de bouger ! Elle semble toujours porter des patins à roulettes⁵.

Le rêve d'hier, celui qui me faisait sourire quand la sirène de l'ambulance se frayait un chemin vers nulle-part, c'était elle qui glissait entre des⁶ plantes et de la porcelaine⁷, dans un salon en verre, et qui terminait par arriver dans mes bras.

Dans la matinée, à la première heure, j'étais allé la voir à l'Hypermarché. Son travail consistait à rapporter de la monnaie aux caissières et laisser les marchandises dans les rayons. Pour la trouver, je devais juste attendre près de la Caisse Centrale. Et là, elle arriva, glissant avec grâce sur le couloir ciré. Elle fit demi-tour pour freiner, et la longue chevelure châtaigne ondula au rythme de la jupe rouge plissée de son uniforme.

« Que fais-tu par ici aussi tôt, Tino ? »

³Traduction littérale mais incorrecte : « yeux chauds »

⁴No existe ninguna traducción en francés para la forma "ir+participio"

⁵Llevar en los pies se traduce en "porter"

⁶Les ou des

⁷Est toujours au singulier

«¿Qué haces por aquí tan temprano, Tino?»

«Nada.» Me hice el despistado. «Vengo por comida para la Perla.»

Ella siempre le hacía carantoñas a la perra. Excuso decir que yo lo tenía todo muy estudiado. El paseo nocturno de Perla estaba rigurosamente sometido al horario de llegada de Lola. Eran los minutos más preciosos del día, allí, en el portal del bloque Tulipanes, barrio de las Flores, los dos haciéndole carantoñas a Perla. A veces, fallaba, no aparecía a las 9.30 y yo prolongaba y prolongaba el paseo de la perra hasta que Lola surgiese en la noche, taconeando, corazón taconeando. En esas ocasiones me ponía muy nervioso y ella me parecía una señora, ¿de dónde vendría?, y yo un mocoso. Me cabreaba mucho conmigo mismo. En el espejo del ascensor veía el retrato de un tipo sin futuro, sin trabajo, sin coche, apalancado en el sofá tragando toda la mierda embutida de la tele, rebañando monedas por los cajones para comprar tabaco. En ese momento tenía la sensación de que era la Perla la que sostenía la correa para sacarme a pasear. Y si mamá preguntaba que por qué había tardado tanto con la perra, le decía

« Rien. » Je fis semblant d'être confus⁸. « Je viens chercher⁹ de la nourriture pour *Perla*¹⁰. »

Elle la cajolait¹¹ tout le temps. Je m'excuse de dire que tout était prévu à l'avance. La balade nocturne de Perla était rigoureusement soumise à l'horaire d'arrivée de Lola. C'était les minutes les plus précieuses de la journée, là-bas, au portail du pâté *Tulipanes*¹², quartier de *las Flores*¹³, tous les deux faisant des mamours à Perla. Parfois, ça ratait, elle n'apparaissait pas à 21 :30 et moi je prolongeais et prolongeais la promenade de la chienne jusqu'à ce que Lola surgisse dans la nuit, *talonnant*¹⁴, le cœur talonnant. Dans ces occasions je m'affolais et elle, elle me paraissait une vraie dame - d'où pouvait-elle bien venir ? - et moi, un morveux. Je m'énervais beaucoup contre moi-même. Dans le miroir de l'ascenseur, je voyais le portrait d'un type sans futur, sans travail, sans voiture, affalé sur son canapé à avaler toute la merde bourrée dans la télé, récupérant les pièces de monnaie des tiroirs pour acheter du tabac. A ce moment-là, j'avais la sensation que c'était Perla qui soutenait la laisse et qui me promenait. Et si maman demandait

⁸ "Hacerse el despistado" est une expression espagnole

⁹ Il n'existe pas non plus de traduction pour "ir a por (una cosa)"

¹⁰ Nom propre, la traduction est « perle ».

¹¹ "hacer carantoñas" ou "hacer mimos" sont aussi des expressions que l'on ne peut pas traduire de forme littérale

¹² Des tulipes

¹³ Des fleurs

¹⁴ Ici j'ai choisi la traduction littérale pour garder l'effet rythmique. Le mot « taconear » veut dire taper sur le sol en marchant avec des talons, de manière énergique ou en faisant du bruit.

cuatro burradas bien dichas. Para que aprendiese.

pourquoi j'avais tellement pris de temps avec la chienne, je lui disais quatre âneries bien dites. Pour qu'elle apprenne.

Así que había ido al Híper para verla y coger fuerzas. «La comida para perros está al lado de los pañales para bebés.»

Se marchó sobre los patines, meciendo rítmicamente la melena y la falda. Pensé en el vuelo de esas aves emigrantes, garza o grulla, que se ven en los documentales de después de comer. Algún día, seguro, volvería para posarse en mí.

Todo estaba controlado. Dombo me esperaba en el aparcamiento del Híper con el buga afanado esa noche. Me enseñó el arma. La pesé en la mano. Era una pistola de aire comprimido, pero la pinta era impresionante. Metía respeto. Iba a parecer Robocop o algo así. Al principio habíamos dudado entre la pipa de imitación o recortar la escopeta de caza que había sido de su padre. «La recortada acojona más», había dicho Dombo. Yo había reflexionado mucho sobre el asunto. «Mira, Dombo, tiene que ser todo muy tranquilo, muy limpio. Con la escopeta vamos a parecer unos colgados, yonquis o algo así. Y la gente se pone muy nerviosa, y cuando la gente está nerviosa hace cosas raras. Todo el mundo prefiere profesionales. El lema es que cada uno haga su trabajo. Sin montar cristo, sin chapuzas. Como profesionales. Así que nada de recortada. La pistola da mejor presencia.» A Dombo tampoco

Du coup j'étais allé à l'Hypermarché pour la voir et prendre des forces. « La nourriture pour chiens est à côté des couches pour bébés. »

Elle partait sur ses patins, berçant rythmiquement la chevelure et la jupe. Je me mis à penser au vol de ces oiseaux migrateurs, le héron ou la grue, que l'on voit dans les documentaires après avoir mangé. Un jour, c'est sûr, elle reviendrait se poser sur moi.

Tout était sous-contrôle. Dombo m'attendait dans le parking de l'Hypermarché avec la caisse employée cette nuit. Il me montra l'arme. Je la pesai dans ma main. C'était un pistolet d'air comprimé, mais d'un aspect impressionnant¹⁵. Il m'imposait du respect. J'allais ressembler à Robocop ou quelque chose dans le genre. Au début on avait douté entre la pipe d'imitation ou le fusil de chasse qui avait appartenu à son père. « Le canon scié fait plus flipper », avait dit Dombo. J'avais longuement réfléchi sur l'affaire. « Tu vois, Dombo, tout doit se faire tranquillement, proprement, Avec le fusil on va ressembler à des malades, des camés ou un truc comme ça. Les gens s'affolent, et quand les gens sont affolés ils font des choses bizarres. Tout le monde préfère les professionnels. Le slogan c'est que chacun fait son boulot. Sans faire de

¹⁵ « Tener pinta » se traduit mieux par « avoir l'air », mais le mot « air » apparaissait déjà dans la phrase antérieure, et il vaut toujours mieux éviter les répétitions.

le convencía mucho lo de ir a cara descubierta. Se lo expliqué.

«Tienen que tomarnos en serio, Dombo. Los profesionales no hacen el ridículo con medias en la cabeza.» Era enternecedora la confianza que el grandullón de Dombo tuvo siempre en mí. Cuando yo hablaba, le brillaban los ojos. Si yo hubiese tenido en mí la confianza que Dombo me tenía, el mundo se habría puesto a mis pies.

Dejamos el coche en el mercado de Agra de Orzán y cogimos las bolsas de deportes. Al mediodía, y tal como habíamos calculado, la calle Barcelona, peatonal y comercial, estaba atestada de gente. Todo iba a ser muy sencillo. La puerta de la sucursal bancaria se abrió para una vieja e inmediatamente detrás entramos nosotros. Lo tenía todo muy ensayado. «Por favor, señores, no se alarmen. Esto es un atraco.» Hice un gesto tranquilo con la pistola y toda la clientela se agrupó, en orden y silencio, en la esquina indicada. Un tipo voluntarioso insistía en darme su cartera, pero le dije que la guardase, que nosotros no éramos unos cacos. «Usted, por favor, llene las bolsas», le pedí a un empleado con aspecto eficiente. Lo hizo en un santiamén y Dombo, contagiado por el clima civilizado en que todo transcurría, le dio las gracias. «Ahora, para que no

scène, sans rien bâcler. Comme des pros. Du coup, pas de scié¹⁶. Le pistolet est plus imposant. » Dombo n'était pas convaincu non plus d'y aller le visage à découvert. Je lui expliquai.

« Il faut qu'ils nous prennent au sérieux, Dombo. Les pros ne se font pas ridiculiser¹⁷ avec des collants sur la tête. » La confiance que Dombo avait toujours eue envers moi était attendrissante. Quand je parlais, ses yeux brillaient. Si j'avais eu la même confiance en moi qu'avait Dombo, le monde serait à mes pieds.

On laissa la voiture dans le marché d'Agra de Orzán et nous primes les sacs de sport. A midi, et comme on l'avait calculé, la rue *Barcelona*, rue piétonne et commerciale, était bondée de monde. Tout allait être très simple. La porte de l'agence bancaire s'ouvrit pour laisser passer une vieille et immédiatement après nous entrâmes. J'avais déjà tout répété¹⁸. « S'il vous plaît, messieurs, ne paniquez pas. Ceci est un cambriolage¹⁹. » Je fis un geste calme avec le pistolet et toute la clientèle se rassembla, en ordre et en silence, dans le coin indiqué. Un type entêté insistait à me donner son portefeuille, mais je lui dis de le garder, car nous, on n'était pas des escrocs. « Vous, s'il vous plaît, remplissez les sacs », demandai-je à un employé à l'aspect efficace. Il le fit en un rien de temps et Dombo, contagié par le climat civilisé dans lequel tout se passait, le remercia. « Maintenant, pour qu'il n'y ait pas de

¹⁶Pas de fusil à canon scié.

¹⁷“hacer el ridículo” est une autre expression.

¹⁸Ou “mis à l'essai”

¹⁹Ou “bracage”

haya problemas, hagan el favor de no moverse en diez minutos. Han sido todos muy amables.» Así que salimos como si aquello fuese una lavandería.

«¡Alto o disparo!»

Ante todo, mucha calma. Sigo andando como si no fuese conmigo. Uno, dos, tres pasos más y salir disparado. Demasiada gente. Dombodán no lo piensa. Se abre paso como un jugador de rugby. Y yo que estoy en otra película.

«¡Alto, cabrón, o disparo!»

Saco la pistola de la bolsa abierta y me vuelvo con parsimonia, apuntando con la derecha.

«¿Qué pasa? ¿Algún problema?»

El tipo que antes me había ofrecido la cartera. Plantado, con las piernas separadas y el revólver apuntándome firme, cogido con las dos manos. He aquí un profesional. Guarda jurado de paisano, seguro.

«No hagas el tonto, chaval. Suelta ese juguete.»

Yo que sonrío, que digo nanay. Y le tiro la bolsa a los morros, toda la pasta por el aire, cayendo a cámara lenta. «¡Come mierda, cabrón!» Y echo a correr, la gente que se aparta espantada, qué desgracia, la gente que se aparta y deja un corredor maldito en la calle, un agujero que se abre, un túnel por delante, un agujero en la espalda. Quema. Como una picadura de avispa.

La sirena de la ambulancia. Sonrío. El enfermero que me mira

problèmes, veuillez ne pas bouger pendant dix minutes. Vous avez tous été très aimables. » Du coup nous sortîmes comme s'il s'agissait d'une laverie.

« Arrêtez, ou je tire ! »

Avant tout, du calme. Je marche comme si ça n'allait pas avec moi. Un, deux, trois pas de plus et on file. Trop de monde. Dombodán n'y pense même pas une seconde. Il se fraye un chemin comme un joueur de rugby. Et moi qui suis dans un autre film.

« Halte, connard, ou je tire ! »

Je sors mon pistolet du sac ouvert et me retourne avec lenteur, visant avec la main droite.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? Y'a un problème ? »

Le type qui m'avait offert le portefeuille. Planté là, les jambes séparées et le revolver me visant, ferme, pris à deux mains. Voilà un professionnel. Vigile civil, c'est sûr.

« Déconne pas, gamin. Lâche ce jouet. »

Et moi qui souris, et qui dis que non. Et je lui balance le sac à la face, tout le fric dans les airs, tombant au ralenti. « Va chier, connard ! ». Et je me mets à courir, les gens s'écartent, apeurés, quel malheur, les gens s'écartent et laissent un couloir²⁰ maudit dans la rue, un trou qui s'ouvre, un tunnel en face, un trou dans le dos. Ça brûle. Comme une pique de guêpe.

La sirène de l'ambulance. Je souris. L'infirmier qui me regarde perplexe parce que je souris. Lola qui glisse entre les roses et les azalées,

²⁰ Ou bien « corridor »

perplejo porque estoy sonriendo. Lola patina entre rosanovas y azaleas, en un salón acristalado. Viene hacia mí. Me abraza. Es nuestra casa. Y me quiere dar esa sorpresa, sobre patines, meciendo la falda roja plisada al mismo tiempo que la melena, el beso de la cereza.

Por la noche, a través del cristal de la puerta, puedo leer el rótulo luminoso de Pompas Fúnebres: «Se ruega hablen en tono moderado para beneficio de todos». Dombo, el gigantón leal de Dombo, estuvo aquí. «Lo siento en el acompañamiento», le dijo compungido a mi madre. No me digan que no es gracioso. Parece de Cantinflas. Para llorar de risa. Y me miró con lágrimas en los ojos. «Dombo, tonto, vete, vete de aquí, compra con la pasta una casa con salón acristalado y un televisor Trinitrón de la hostia de pulgadas.» Y Dombo venga a llorar, con las manos en los bolsillos. Va a empaparlo todo. Lágrimas como uvas.

Y está Fa, la señora Josefa, la del piso de enfrente. Ella sí que supo siempre de qué iba la cosa. Su mirada era una eterna reprimenda. Pero le estoy agradecido. Nunca dijo nada. Ni para bien, ni para mal. Yo saludaba, «Buenos días, Fa», y ella refunfuñaba en bajo. Sabe todo lo que se cuece en el mundo. Pero no decía nada. Le ayudaba a mamá, eso era todo. Fumaba con ella un chéster por la noche, y bebían un *lágrima* de Porto, mientras yo manejaba el mando a distancia. Y ahora está así, sosteniendo a mamá. De vez en cuando, se vuelve hacia mí, pero ya

dans un salon de verre²¹. Elle vient vers moi. Elle me serre dans ses bras. C'est notre maison. Et elle veut me faire cette surprise, sur patins, berçant la jupe rouge plissée au même temps que la chevelure, le baiser de la cerise.

La nuit, à travers la vitre de la porte, j'arrive à lire l'écriteau lumineux des Pompes Funèbres : « Prière de parler d'un ton modéré pour le bien de tous ». Dombo, le géant et loyal Dombo, était là.

« Toutes mes condolations »²², dit-il à ma mère. Ne me dites pas que ce n'est pas drôle. On dirait que ça vient de *Cantinflas*²³. A en pleurer de rire. Et il me regarda, les larmes dans les yeux. « Dombo, imbécile, pars, dégage d'ici, achète-toi une maison avec un salon à baie vitrée et une télévision *Trinitrón*²⁴ d'enfer avec le fric. » Et Dombo pleure, les mains dans les poches. Il va tout tremper. Des larmes grosses comme des raisins.

Et y'a Fa, madame Josefa, celle de l'appartement d'en face. Elle, elle avait toujours su ce qui se passait. Son regard était une réprimande éternelle. Mais je lui en étais reconnaissant. Elle n'a jamais rien dit. Rien de bon, ni de mauvais. Je la saluais, « Bonjour, Fa », et elle marmonnait dans sa barbe. Elle sait tout ce qui se trame dans le monde. Mais elle ne disait rien. Elle aidait maman, c'est tout. Elle fumait avec elle un Chester²⁵ le soir, et elles buvaient un verre de Porto, pendant que je maniais la télécommande à distance. Et maintenant elle est comme ça, soutenue à maman. De

²¹ « salon en verre », « salon en cristal », ou encore « baie vitrée »

²² Le personnage se trompe et dit « lo siento en el acompañamiento » à la place de « le acompaño en el sentimiento ». La formule de politesse équivalente en français serait « toutes mes condoléances ».

²³ Maria Moreno Reyes (1911-1993), dit Cantinflas, est un comédien mexicain.

²⁴ Marque de télévisions

²⁵ Marque de cigarettes, Chesterfield

no me riñe con la mirada. Se persigna y reza. Una profesional.

Ya falta poco. En el rótulo luminoso puedo ver el horario de entierros. A las 12.30 en Feáns.

Lola se despide de mamá y va hacia la puerta de la sala del velatorio. Esa forma de andar. Parece que vuela incluso con zapatos. Garza o algo así. Pero ¿qué hace? De repente se vuelve, patina hacia aquí con la falda plisada y queda posada en el cristal.

temps en temps, elle se retourne vers moi, mais elle ne me gronde plus du regard. Elle fait le signe de la croix et elle prie. Une professionnelle.

Bientôt. Sur l'écriteau lumineux j'arrive à voir l'horaire des enterrements. A 12:30 à Feáns.

Lola dit au revoir à maman et se rend vers la porte de la salle de veillée. Cette façon de marcher. On dirait qu'elle vole même avec ses chaussures. Héron, ou un truc comme ça. Mais, qu'est-ce qu'elle fait ? Tout à coup elle se retourne, glisse vers ici avec sa jupe plissée et se pose près de la vitre.

Me mira con asombro, como si reparase en mí por primera vez.

«Impresionada, ¿eh?»

«Pero, Tino, ¿cómo fuiste capaz?»

Tiene ojos cálidos, de pecado, y la boca entreabierta.

Sueño con la primera cereza del verano.

Elle me regarde avec stupeur, comme si elle me remarquait pour la première fois.

« Impressionnée, hein ? »

« Mais Tino, comment as-tu pu être capable... ? »

Elle a les yeux chaleureux, de pêché, et la bouche entrouverte.

Je rêve de la première cerise de l'été.

TRADUCCCIÓN: CLAUDIA CORRADO

LA LANGUE DES PAPILLONS, de Manuel Rivas

À Chabela

“Que se passe t-il Pardal? J’espère que cette année nous pourrons enfin voir la langue des papillons.” Le professeur attendait depuis un certain temps l’arrivée d’un microscope. Lorsqu’il évoquait l’agrandissement des choses si petites et invisibles à l’oeil nu que permettait cet appareil, alors nous arrivions à les observer dans la réalité, comme si ses enthousiastes explications devenaient des puissantes lentilles.

“La langue des papillons a la forme d’une trompe enroulée comme un ressort d’horloge. Lorsqu’une fleur l’attire, elle déroule sa langue et l’introduit dans le calice pour absorber son contenu. Lorsque votre doigt humidifié touche la surface d’un pot de miel ouvert, n’est-ce pas que vous pouvez déjà sentir le goût du sucre dans votre bouche comme si le jaune était le bout de la langue? C’est ainsi que marche la langue des papillons.”

Alors, nous, on ressentait une certaine jalousie pour les papillons. C’est merveilleux. Se déplacer dans le monde en volant, habillé en costumes de fête et de temps en temps faire une pause dans une fleur, de véritables bistrots rempli de tonneaux de sirop.

J’appréciais particulièrement le professeur. Au début, mes parents ne me croyaient pas. C’est-à-dire qu’ils ne comprenaient pas pourquoi je l’appréciais autant. Quand j’étais tout-petit, l’école représentait une terrible menace. Un mot qui se brandissait dans l’air comme un bâton d’osier.

“Tu verras bien le premier jour d’école!”

Deux oncles à moi, comme la plupart des jeunes, avaient émigré en Amérique pour éviter d’être engagés dans la guerre du Maroc. Quant à moi, je rêvais d’aller en Amérique pour ainsi pouvoir échapper à l’école. Des histoires d’enfants qui fuyaient à la montagne pour éviter ce supplice se faisaient entendre.

J’avais presque six ans et tout le monde m’appelait *Pardal*. Il y avait d’autres enfants qui, à mon âge, travaillaient déjà. Mais mon père était couturier et ne possédait ni des terres, ni du bétail. Il préférait me voir loin, plutôt que de mettre la pagaille au sein de son atelier. Mon quotidien consistait à courir dans tous les sens à *la Alameda* et un jour Cordeiro, l’éboueur, me surnomma *Pardal*, afin de caractériser mon attitude comme celle d’un moineau domestique.

Si je ne m’abuse, je n’ai jamais autant couru comme pendant l’été qui précédait la rentrée. Je courais comme un fou et parfois j’arrivais à dépasser les limites de *l’Alameda*, le regard fixé sur le sommet du mont *Sinai*, avec l’espoir qu’un jour j’aurais

des ailes pour aller jusqu'à *Buenos Aires*. Néanmoins, jamais je ne franchis cette montagne magique.

“Fais-gaffe le premier jour d'école!”

Mon père racontait tourmenté, comme si quelqu'un lui arrachait les amygdales, la façon dont le professeur arrachait la *jeada*²⁶ de ses élèves, afin d'éviter les prononciations barbares et peu raffinées comme par exemple *ajua*, *jato* et *jracias*. “Tous les matins on devait répéter la phrase *Los pájaros de Guadalajara tienen la garganta llena de trigo*²⁷. Que de coups ne recevait-on pas à cause de *Juadalagara!*”. Si vraiment il souhaitait m'effrayer, il avait bien réussi. La veille de la rentrée je restai éveillé toute la nuit. Recroquevillé dans mon lit, j'entendais sans cesse le grincement de l'horloge, angoissé comme un condamné. La journée se présentait comme la clarté d'un tablier de boucher. Si j'avais dit à mes parents que j'étais malade, cela ne serait pas un mensonge.

La peur, comme un rat, me rongait les entrailles. Et je me pissai dessus, non pas dans mon lit, mais à l'école. Je m'en souviens très bien. Malgré le passage du temps, parfois je ressens une chaude et honteuse humidité se glissant entre mes jambes. J'étais assis à la dernière rangée de pupitres, à moitié caché sur ma table dans l'espoir que personne ne me remarque au point de pouvoir sortir de là et m'envoler jusqu'à l'*Alameda*.

“Voyons voir, vous, levez-vous!”

Le destin prévient toujours. Soudainement, je levai les yeux et m'aperçus épouvanté qu'on s'adressait à moi. Le professeur, laid comme une bestiole, me pointait avec sa règle. Cette dernière était petite, en bois, mais j'eus l'impression qu'il s'agissait de la lance d'Abd el Krim.

“Comment vous appelez-vous?”

“Pardal”.

Un éclat de rire se fit entendre dans la classe et cela se traduit par l'effet d'un claquement de boîtes de conserves dans mes oreilles.

“Pardal?”

J'étais hors de moi. J'avais un trou de mémoire. J'ignorais mon prénom. Tous les souvenirs ancrés dans mon cerveau s'étaient évadés. Mes parents, deux silhouettes floues, s'effaçaient de ma mémoire. Je regardai la baie vitrée, cherchant avec angoisse les arbres de l'*Alameda*.

Et ce fut à cet instant là, que je me pissai dessus.

²⁶ *jeada*: Dans les régions du sud de l'Espagne, les gens ont un accent différent des populations du Nord et souvent cette diversité n'est pas acceptée, il existe donc une volonté de la corriger.

²⁷ Este fragmento ha sido un punto crítico de la traducción. Parece que hay una clara intencionalidad de conservar varios términos en castellano, en efecto. He tomado dicha decisión porque si hubiese “afrancesado” algunos de estos términos, el texto se habría convertido en una nube confusa. Esto se debe a que la *jeada* es una manera de pronunciar las palabras en castellano por una parte de la población que vive al sur de la península ibérica. Con lo cual, su traducción perdería toda la lógica en francés ya que cambiaría la fonética. Por ejemplo: *Los pájaros de Guadalajara tienen la garganta llena de trigo**, *Les oiseaux de Guadalajara ont la gorge pleine de blé*. Como se constata, la traducción pierde el sentido que se le da en castellano a la famosa *jeada*. Lo mismo sucede con *ajua*, *jato* y *jracias* que si el efecto sonoro de la “j” estas palabras están vacías. En francés la traducción hubiese sido: *eau*, *chat* y *merci*.

Lorsque les autres gamins s'en aperçurent, les éclats de rire se multiplièrent et résonnaient comme des coups de fouets.

Je m'enfuis. Je courrai comme un inconscient ailé. Je courrais, je courrais comme on court dans les rêves quand on est poursuivi par le Croquemitaine. J'étais profondément convaincu que ce dernier était le boulot du professeur: me poursuivre afin de m'attrapper. Je pouvais sentir son souffle près de mon cou, et celui de tous les enfants, comme une meute de chiens chassant un renard. Lorsque j'arrivai au kiosque à musique, je regardai en arrière et je me rendis compte que personne ne me suivait, j'étais tout seul avec ma peur, imprégné de sueur et d'urine. La loge était vide. Personne ne semblait me remaquer, mais j'estimais que l'ensemble du village faisait semblant, j'avais la sensation que des douzaines de regards me guettaient pour ainsi pouvoir tenir informés mes parents. Mes jambes s'activèrent et se dirigeaient vers le mont *Sinaí*. Cette fois, j'arriverais jusqu'à *Coruña* pour m'embarquer clandestinement dans un bateau direction Buenos Aires.

Au sommet du *Sinaí* la mer absente nous laissait voir une nouvelle montagne qui s'érigait à mes pieds, revêtue de nombreux rochers dont la forme se tenait à des tours d'un château inexpugnable. Maintenant je me souviens avec un mélange d'étonnement et de mélancolie ce que je réussis à faire ce jour là. Tout seul, j'étais au sommet, assis sur la chaise en pierre. Au-dessus de ma tête, s'élevait le ciel étoilé alors que dans la vallée des lucioles errantes brillaient par l'effet produit de leurs lampes à huile, tous prêts à me retrouver. Mon prénom résonnait dans la nuit en harmonie avec les hurlements des chiens. Je n'étais pas impressionné. C'était comme si j'avais franchi les limites de la peur. Avec l'apparition soudaine de l'ombre de Cordeiro, je ne fis couler aucune larme. Il m'enroula dans son manteau et me prit dans ses bras. "Tout ira bien Pardal, ne t'inquiète pas".

Cette nuit-là, je dormis à poings fermés, à côté de ma mère. Personne ne m'avait grondé. Mon père était resté dans la cuisine, il fumait silencieusement, incliné avec les coudes sur la nappe de la table et devant lui se trouvaient les mégots entassés dans le cendrier. Cette attitude n'était pas nouvelle car elle s'était déjà produite lors du décès de la grand-mère.

J'étais convaincu que ma mère n'avait pas lâché la main de la nuit. C'est ainsi qu'elle me pris par la main et m'emmena de retour à l'école. Cette fois, je fus capable d'observer attentivement le professeur. On aurait dit qu'il avait la tête d'un crapaud.

Le crapaud souriait. Il me pinça la joue avec tendresse. "J'aime ce prénom, Pardal". Et son pincement me blessa comme une sucrerie au café. Le moment le plus remarquable fut quand il me prit par la main, me conduisit à son bureau et je m'assis sur sa chaise. Il demeura debout un instant, prit un livre et annonça:

"Nous avons un nouveau camarade. C'est un plaisir pour tous de l'avoir et nous allons montrer notre joie avec un fort applaudissement". Tout à coup, je pensais que j'allais me pisser dessus mais je sentis une petite humidité au niveau des yeux. "Bien, nous allons maintenant lire un poème. À qui est-ce le tour de prendre la parole? Romualdo? Allez Romualdo, approche-toi. Tu connais la méthode, lecture lente et à voix haute."

Les shorts de Romualdo étaient ridicules. Il avait les jambes très longues et bronzées et les genoux recouverts de blessures.

Une après-midi brune et froide...

-Un instant, Romualdo, que vas-tu lire?"

-Un poème, monsieur"

-Comment s'intitule-t-il?"

-*Souvenir d'enfance*. Son auteur est Antonio Machado"

-Très bien Romualdo, continue. Tranquillement et à voix haute. Mets l'accent sur la ponctuation.

Romualdo, que je connaissais personnellement, était né à Altamira et avait le surnom de transporteur d'ananas. Il lut le texte avec une voix magnifique, on aurait dit Manolo Suárez, l'indien²⁸ de Montevideo.

*Une après-midi brune et froide
d'hiver. Les collégiens
travaillent. Monotonie
de la pluie derrière les vitres.
Dans la classe. Sur une affiche
est représenté Caïn fugitif et Abel mort,
à côté une tache rouge carmin...*

"Très bien. Quel est le sens de "monotonie de la pluie", Romualdo?", demanda le professeur.

"Qu'il pleut sur une terre déjà mouillée, monsieur"²⁹.

"As-tu prié?", me demanda maman, pendant qu'elle repassait les vêtements cousus par mon père ce jour-là. Dans la cuisine, de la casserole émanait un arôme amer de feuille de navet.

"Oui maman", répondis-je d'un ton hésitant. "Quelque chose qui parlait de *Caïn* et *Abel*".

"Cela est bien", dit maman, "je ne comprends pas pourquoi on dit que le nouveau professeur est athée".

"Qu'est-ce qu'un athée?"

"C'est quelqu'un qui affirme que Dieu n'existe pas". Maman fit un geste de mépris et reprit le fer à repasser pour lisser un pli qu'il y avait dans un des pantalons.

"Papa est-il un athée?"

Maman posa un instant le fer et me regarda dans les yeux.

"Pourquoi ton père serait-il un athée? Comment as-tu pu avoir cette sottise?"

J'avais déjà entendu mon père s'attaquer à Dieu en blasphémant. Tous les hommes faisaient pareil. Lorsque quelque chose ne tenait pas la route, ils crachaient et insultaient Dieu. Ils disaient principalement cela: Nom de Dieu de putain de bordel de merde! Il semblait que finalement seulement les femmes croyaient en Dieu.

²⁸ El indiano fue la denominación coloquial del emigrante español en América que retornaba rico gracias a los fructíferos negocios que había llevado a cabo en el lejano continente americano y en lengua castellana se convirtió en una tipología social que desde el siglo de Oro se había fijado como un tópico literario. Debido a que su significado proviene del castellano, para traducirlo al francés he elegido la palabra "indien" porque pese a que hace referencia a los indígenas americanos, también se le asocia el siguiente significado: "individu qui a fait fortune en Amérique".

²⁹ Cette expression a été directement traduite de l'espagnol et témoigne d'un jeu de mots. Elle est employée pour des situations redondantes dans lesquelles tout a été déjà dit et les nouvelles contributions sont inutiles et inefficaces.

“Et le démon, existe-t-il?”

“Bien sur!”

L'ébullition faisait danser le couvercle de la casserole. De sa bouche mutante sortaient des nuages de vapeur et des crachats d'écume et de légumes. Un papillon nocturne voltigeait près du plafond, tournant autour de l'ampoule suspendue à un câble tressé. Maman était de mauvaise humeur lorsqu'elle repassait les vêtements. Son visage accentuait sa colère lorsqu'elle lissait les plis. Néanmoins, elle parlait d'une voix douce dont le ton témoignait d'une profonde tristesse.

“Le démon était un ange, mais il est devenu méchant”.

Lorsque le papillon heurta à la surface de l'ampoule, un jeu d'ombres eut lieu.

“Aujourd'hui le professeur a dit que les papillons avaient une langue, une langue fine et très longue, qui s'enroule comme un ressort d'horloge. Il va nous la montrer avec un appareil spécialisé qu'il va recevoir prochainement de Madrid. N'est-ce pas surprenant que les papillons aient une langue?”

“S'il le dit, il a raison. La vie n'est qu'une mer de mensonges inondée de vérité. Ton premier jour d'école s'est-il bien passé?”

“Oui, très bien. Et il ne me frappe pas. Le professeur ne frappe personne.”

En effet, M. don Gregorio ne frappait pas. Il souriait presque toujours avec sa tête de crapaud. Lorsque deux élèves se bagarraient dans la cour, il les appelait et leur disait “vous semblez des moutons”, puis il les obligeait à se serrer la main. Après, en classe, ces deux élèves étaient assis un à côté de l'autre. Ce fut de cette façon là que je fis la rencontre de mon meilleur ami, Dombodán, corpulent, bienveillant et maladroit. Il y avait également Eladio, dont le grain de beauté sur la joue le caractérisait. Je lui aurais mis une tannée à celui-là, mais je craignis que le professeur ne me changea de place. L'expression de colère de M. don Gregorio se manifestait par le biais du silence.

“Si vous ne vous taisez pas, alors c'est moi qui vais me taire.”

Puis il se rapprochait de la fenêtre, avec son regard absent fixant l'horizon. Il s'agissait d'un silence prolongé, décourageant, comme s'il nous avait abandonné au sein d'un pays étranger. Ce fut alors que je me rendis compte que le silence était le pire punissement imaginable. Parce que tout ce qu'il faisait ressemblait à un conte fascinant. Le conte pouvait s'amorcer par une feuille de papier, puis devenir une visite l'Amazonie en passant par la systole et la diastole du coeur. Tout était bien connecté, tout faisait sens. L'herbe, la laine, le mouton, le froid que je ressentais. Lorsque le professeur se dirigeait vers la mappemonde, nous restions pétrifiés comme si l'écran du cinéma s'allumait. On pouvait sentir la peur des indiens lorsqu'ils écoutèrent pour la première fois les hennissements des chevaux et le bruit assourdissant des armes à feu. On était sur le dos d'éléphants d'Annibal de Carthage franchissant les Alpes enneigés, direction Rome. À l'aide de bâtons et cailloux, on combattait la Grande Armée à Ponte Sampaio. Mais la guerre n'occupait pas toute notre attention. On fabriquait des faucilles et des charrues dans les forges de *l'Inicio*. On écrivait des chansons d'amour en Provence et dans la mer de Vigo. On construisait le Porche de la Gloire. On plantait des pommes de terre venues d'Amérique. Et on émigrions en Amérique quand la famine de la pomme de terre surgit.

“Les pommes de terres viennent d'Amérique”, dis-je à ma mère lors du repas.

“Tu as tort, il y a toujours eu des pommes de terre ici!” me répondit-elle.

“Avant, on mangeait des châtaignes. Et le maïs provient également d'Amérique.”

J'avais l'impression que c'était grâce aux connaissances que j'avais obtenues avec mon professeur que maintenant je savais des choses importantes que mes parents ignoraient complètement.

Néanmoins, les moments les plus intéressants, voire fascinants, avaient lieu à l'école lorsque le professeur évoquait les petites bestioles. Les araignées d'eau inventèrent le sous-marin. Les fourmis prenaient soin d'un bétail qui fournissait du lait et du sucre et cultivait des champignons. Apparemment en Australie, il existait un oiseau qui peignait son nid avec des pigments naturels. Je ne l'oublierai jamais. On attribuait à cet oiseau le nom de jardinier satiné. Le mâle plaçait une orchidée dans le nouveau nid afin d'attirer la femelle.

Mon intérêt pour de ce sujet-là débordait les attentes du professeur en me considérant le meilleur parmi tous les élèves. Certains samedis et jours fériés, M. don Gregorio et moi sortions ensemble. On longeait les rives de la rivière, on pénétrait à l'intérieur de la forêt et on se rendait au sommet du mont Sinaí. Chaque partie de campagne représentait à mes yeux une nouveau sentier de découvertes. On revenait toujours avec un trésor. Une mante religieuse. Des demoiselles. Un lucane cerf-volant. Et à tous les coups, un papillon différent, même si je ne me souviens que d'une, que le professeur nomma Iris et qui brillait de façon rayonnante, resplendissante.

Lors du retour, nous chantions le long du chemin comme deux bons amis. Les lundis, à l'école, le professeur disait: "Et maintenant nous allons parler des bestioles de Pardal".

Mes parents considéraient que l'étroite relation d'amitié que j'avais forgée avec mon professeur était très honorable. Les jours de sortie, ma mère préparait le goûter pour tous les deux: "Ne vous inquiétez pas madame, je viens de manger", insistait M. don Gregorio. Mais au retour il disait: "Merci madame, le goûter était exquis".

"Je suis convaincue qu'il manque de moyens pour satisfaire à ses besoins" disait ma mère.

"Malheureusement, les enseignants sont un collectif sous-estimé de nos jours" déclarait solennellement mon père.

"Pourtant, ils sont la lumière qui guide la République!"

"La République, la République... On verra bien comment elle va finir..."

Mon père, républicain convaincu, s'opposait à ma mère qui se rendait tous les jours à l'Église. Ils évitaient à tout prix de se disputer lorsque j'étais avec eux, mais parfois je les surprénais.

"Qu'as-tu à dire contre Azaña? C'est le curé qui vous inculque tout le temps de la fausse propagande anti-républicaine."

"Je vais à la messe pour prier", disait ma mère.

"Toi oui, mais pas le curé".

Un jour que M. Gregorio vint chez moi pour m'emmener à la campagne, mon père proposa de lui prendre ses mesures afin de lui faire un costume.

"Un costume?"

"M. Gregorio, ne vous vexez pas. J'aimerais vous remercier pour tout ce que vous avez fait jusqu'à présent. Et mon métier, ce sont les costumes."

Le professeur se mit à réfléchir avec un regard pensif.

"C'est mon métier" ajouta mon père souriant.

"Je respecte énormément les métiers", conclut le professeur.

M. Gregorio porta ce costume pendant une année entière et même en une chaleureuse journée en juillet 1936, lorsqu'il se dirigeait vers la mairie.

"Alors, Pardal? J'espère que cette année nous pourrons finalement observer la langue des papillons."

Quelque chose d'étrange était en train de se dérouler. Tout le monde semblait pressé, mais personne ne bougeait. Ceux qui regardaient en avant, se retournaient. Ceux qui regardaient à droite, se tournaient vers la gauche. Cordeiro, l'éboueur, était assis sur un

banc, à proximité du kiosque musique. Il regarda vers en-haut, sa main tenait sa visière. Lorsque Cordeiro regardait de cette façon-là et les oiseaux restaient silencieux, cela se traduisait par l'arrivée d'une tempête.

J'entendis un vacarme qui provenait d'une moto solitaire. C'était un soldat avec un drapeau attaché au siège de derrière. Il dépassa la mairie et lança un regard aux hommes qui discutaient à côté du porche. Il cria: "Arriba España!". Et la moto repartit en laissant un nuage de fumée noir.

Les mères appelèrent leurs enfants. Chez moi, la situation était la même que lors du décès de ma grand-mère. Mon père entassait des mégots dans le cendrier et ma mère ne cessait de pleurer en faisant des choses sans aucun sens, comme par exemple nettoyer les assiettes déjà propres et ranger celles qui étaient encore sales.

Quelqu'un frappa à la porte et mes parents fixèrent le regard sur la poignée avec une certaine inquiétude. C'était Amélie, la voisine, qui travaillait chez Suárez, l'indien.

"Êtes-vous au courant de ce qui se passe?" À *Coruña*, les militaires ont déclaré l'état de guerre. Ils s'attaquent apparemment au gouvernement.

"Oh mon Dieu!" s'exclama ma mère en se signant.

"Et ici", continua Amélie à voix basse, comme si les murs pouvaient les entendre, "le maire a appelé le capitaine des carabiniers, mais ce dernier disait être malade".

Le lendemain mes parents m'interdirent de sortir dans la rue. Je regardais par la fenêtre et les individus qui passaient devenaient des ombres repliées, comme si tout à coup l'hiver était arrivé et le vent emportait les moineaux à la *Alameda* comme des feuilles sèches.

Des armées de la capitale s'installèrent devant la mairie. Maman sortit pour se rendre à la messe et revint pâle et attristée, comme si elle avait vieilli en une demi-heure.

"De terribles choses sont en train d'avoir lieu, Ramon", dit ma mère en pleurnichant. Mon père avait également vieilli. Pire encore. Il semblait hors de lui, dépossédé. Il était immobile sur son fauteuil. Il ne parlait pas et refusait de manger.

"Il faut brûler tous les éléments qui te rattachent aux valeurs républicaines. Les journaux, les livres, absolument tout!"

Ma mère prit l'initiative de trouver un remède à la situation. Un matin elle obligea mon père de l'accompagner à la messe. Lorsqu'ils furent de retour, elle m'annonça: "Allez Moncho, tu vas venir avec nous à la *Alameda*". J'enfilai un costume comme celui du professeur et lorsque ma mère m'aida à nouer la cravate, elle se dirigea à moi d'un ton grave: "Souviens-toi de ce que je vais te dire Moncho. Papa n'est pas républicain. Papa n'est pas un des amis du maire. Papa fait souvent l'éloge des curés. Et surtout, Papa n'a jamais offert un costume au professeur."

"Mais bien sûr que si!"

"Non Moncho, il ne lui a pas fait ce cadeau. As-tu bien compris? Il ne lui a pas fait ce cadeau!"

"Non maman, il ne lui a pas fait ce cadeau".

L'*Alameda* était peuplée par une énorme foule habillée impeccablement. Mais il y avait également certains individus venus des hameaux, des femmes endeuillées, des paysans âgés avec un gilet et un chapeau en paille, des enfants qui avaient l'air effrayés, et des hommes vêtus avec une chemise bleue et un pistolet au niveau de la ceinture. Deux rangées de soldats ouvraient un couloir qui rejoignait le perron de la mairie avec un camion semi-remorque qui était souvent utilisé pour transporter le bétail lors des grandes fêtes. Néanmoins, à la *Alameda* le brouhaha des fêtes s'était transformé en un profond silence typique de Semaine Sainte. Les gens ne se saluaient pas. On aurait dit que personne ne se connaissait. La foule centrait l'attention sur la façade de la mairie.

Un soldat entrouvrit la porte et déplaça son regard le long de la foule. Puis il l'ouvrit entièrement et fit un geste du bras. De la sombre bouche du bâtiment, escortés par d'autres soldats, sortirent un par un les prisonniers, liés de pieds et mains. Malgré que j'ignorais le prénom de certains, tous les visages m'étaient familiers. Le maire, les syndicalistes, le bibliothécaire du centre socio-culturel ouvrier, Charli, le chanteur de l'Orchestre Soleil et Vie, le carrier que l'on surnommait Hercule qui était le père de Dombodán... Et le dernier, un homme bossu et laid comme un crapaud, le professeur. On entendait des cris qui résonnaient comme des pétards. Progressivement, dans la foule s'éleva un bruissement qui devint général.

“Traîtres! Criminels! Rouges!”

“Crie toi aussi, Ramon!” Ma mère tenait le bras de papa pour éviter qu'il ne s'évanouisse. “Fait semblant de crier Ramon, que les gens ne croient pas que tu sympathises avec eux!”

Et alors, dans un filet de voix mon père s'exclama: “Traîtres!”. Puis sa voix s'intensifia: “Criminels! Rouges!”. Il lâcha le bras de ma mère et se rapprocha de la rangée de soldats, son regard fixant le professeur. “Assassin! Anarchiste! Diabolique!”

Maman essayait de le retenir et discrètement elle le ramena en arrière. Mais il était hors de lui. “Conard! Fils de pute!” J'étais perplexe car je n'avais jamais vu mon père dans cet état-là, même pas lors d'un match de foot lorsqu'il insultait l'arbitre. “Sa mère n'a rien à voir, souviens-toi, Moncho”. Mon père exaspéré m'incita avec le regard à faire comme lui, me regardant avec des yeux pleins de larmes et de sang. “Tu dois également crier Moncho, crie!”

Lorsque les camions, remplis de prisonniers, commencèrent à rouler, je décidai de courir derrière eux pour lancer des cailloux. Je ne cessais de chercher le visage du professeur pour lui redire qu'il était un traître et un criminel. Mais le convoi disparut en laissant un nuage poussiéreux derrière lui et je me trouvais maintenant au milieu de la *Alameda*, les poings fermés, et je ne fus capable que de marmonner avec rage: “Crapaud! Jardinier satiné! Iris!”

TRADUCCIÓN: IKER MALUENDA, 1-7

“La lechera de Vermeer”

Texto original

Claro que nunca podré pagar lo que mi madre hizo por mí, ni nunca seré capaz de escribir algo comparable al *Correiro* que Miguel Torga fechó en Coimbra el 3 de septiembre de 1941.

-«*Filho*»...

*E o que a seguir se lê
É de uma tal pureza e um tal brilho,
Que até da minha escuridão se vê.*

Mi madre era lechera. Tiraba de un carrito con dos jarras de zinc. Tiraba de un carrito con dos grandes jarras de zinc. La leche que repartía era la de las vacas de mi abuelo Manuel, de Corpo Santo, a una docena de kilómetros de la ciudad. Este abuelo mío, cuando era joven, tuvo un día en la mano la pluma de escribir del párroco y dijo: «¡Qué letra más bonita tendría si supiese escribir!». Y aprendió a hacerlo con una hermosa letra de formas vegetales. Por encargo de las familias, hizo cientos de cartas a emigrantes. En su escritorio vi por vez primera, en postal, la Estatua de la Libertad, las Cataratas del Iguazú y un jinete gaucho por la Pampa. Nosotros vivíamos en el barrio de Monte Alto de Coruña, en un bajo de la calle de Santo Tomás, tan bajo que había cucarachas que se refugiaban en las baldosas movidas. A veces jugaba contra ellas, situándolas en el ejército enemigo. Yo conocía el miedo, pero no el terror. Mi madre la lechera se va con su carrito y sus jarras de zinc. Estoy jugando con mi hermana María.

De repente, escuchamos a la ventana del bajo para ver qué pasa. Pegados al cristal, descubrimos al terror. El terror viene hacia nosotros. Mi madre nos encontró abrazados y llorando en el baño. El terror era el Rey Cabezudo.

En 1960 yo tengo tres años. Por la tarde, escucho los cánticos de los presos en el patio de la cárcel. Por la noche, los destellos De la Torre de Hércules giran como aspas cósmicas sobre la cabecera de la cama. La luz del faro es un detalle importante para mí: mi padre está al otro lado del mar, en un sitio que llaman La Guaira.

Tengo tres años. Lo recuerdo todo muy bien. Mejor que lo que ha ocurrido hoy, antes de comenzar esta historia. Incluso recuerdo lo que los otros aseguran que no sucedió. Por ejemplo. Mi padrino, no sé cómo lo ha conseguido, trae un pavo para la fiesta de Navidad. La víspera, el animal huye hacia el monte de la Torre de Hércules. Todos los vecinos lo persiguen. Cuando están a punto de pillarlo, el pavo echa a volar de una forma imposible y se pierde en el mar como un ganso salvaje. Ésa fue una de las cosas que yo vi y no sucedieron.

En 1992 fui a Amsterdam por vez primera. Aquel viaje tan deseado era para mí una especie de peregrinación. Estaba ansioso por ver *Los comedores de patatas*. Ante aquel cuadro de misterioso fervor, el más hondamente religioso de cuantos he visto, la verdadera representación de la Sagrada Familia, reprimí el impulso de arrodillarme. Tuve miedo de llamar la atención como un turista excéntrico, de esos que pasean por una catedral con gafas de sol y pantalón bermudas. En castellano hay dos palabras: *hervor* y *fervor*. En gallego sólo hay una: *fervor*. La luz del hervor de la fuente de patatas asciende hacia la tenue lámpara e ilumina los rostros de la familia campesina que miran con fervor el sagrado alimento, el humilde fruto de la tierra. También fui al Rijksmuseum y allí encontré *La lechera de Vermeer*.

El embrujo de *La lechera*, pintado en 1660, radica en la luz. Expertos y críticos han escrito textos muy sugerentes sobre la naturaleza de esa luminosidad, pero la última conclusión es siempre un interrogante. Es lo que llaman el misterio de Vermeer. Antes de ir a parar al Rijksmuseum, tuvo varios propietarios. En 1798 fue vendido por un tal Jan Jacob a un tal J. Spaan por un precio de 1.500 florines. En el inventario se hace la siguiente observación: «La luz, entrando por una ventana en el lateral, da una impresión milagrosamente natural».

Ante esa pintura, yo tengo tres años. Conozco a aquella mujer. Sé la respuesta al enigma de la luz.

*Hace siglos, madre, en Delft, ¿recuerdas?,
tú vertías la jarra en casa de Johannes
Vermeer, el pintor, el marido de Catharina Bolnes,
hija de la señora María Thins, aquella estirada, que tenía otro hijo medio loco,
Willem, si mal no lo recuerdo,
El que deshonoró a la pobre Mary Gerrits,
la criada que ahora abre la puerta para que entres tú, madre,
y te acerques a la mesa del rincón
y con la jarra de derrames mariposas de luz
que el ganado de los tuyos apacentó
En los verdes y sombríos tapices de Delft.
La misma que yo soñé en el Rijksmuseum,
Johannes Vermeer encalará con la leche esas paredes, el latón, el cesto, el pan, tus
brazos,
aunque en la ficción del cuadro*

*la fuente luminosa es la ventana.
La luz de Vermeer, ese enigma de siglos,
esa claridad inefable sacudida de las manos de Dios,
leche por ti ordeñada en el establo oscuro,
a la hora de los murciélagos.*

Cuando le di a leer el poema a mi madre, ni siquiera pestañeó. Me sentí inseguro. Aunque hablaba de la luz, quizá era demasiado oscuro. Fui a un estante y cogí un libro sobre Vermeer, el John Michael Montias, en el que venía una reproducción de *La lechera*. Esta vez, mi madre pareció impresionada. Miró la estampa durante mucho tiempo sin hablar. Después guardó el poema y se fue.

Días más tarde, mi madre volvió de visita a nuestra casa. Traía, como acostumbra, huevos de sus gallinas, y patatas, cebollas y lechugas de su huerta. Ella siempre dice «Vayas donde vayas, lleva algo». Antes de despedirse, dijo «He traído también una cosa para ti». Abrió el bolso y sacó un papel blanco doblado como pañuelo de encaje. El papel envolvía una foto. Mi madre explicó que había ido a casa de sus hermanas para poder recuperarla.

La foto era de soltera. Anterior a 1960 pero muy posterior, desde luego, a 1660. Mi madre no recuerda quién fue el fotógrafo. Si recuerda la casa, la dueña de mal carácter, el hijo medio loco y la criada que abría la puerta. Era una chica muy guapa, de cerca de Culleredo. «Un día fui y me abrió otra. A ella la habían despedido, pero nunca supe el porqué.» En su mirada había una pregunta: «¿Y tú cómo supiste lo de la pobre Mary?». Luego sentenció: «Tras los pobres anda siempre la guadaña».

Por el contrario, mi madre no le daba ninguna importancia a que la mujer del cuadro y la de la foto se parecieran tanto como dos gotas de leche.

Traducción

Bien sûr, je ne pourrai jamais payer ce que ma mère a fait pour moi, et je ne serai jamais capable d'écrire quelque chose de comparable au *Correio* que Miguel Torga a écrit à Coimbra le 3 septembre 1941.

-«*Filho*»...
*E o que a seguir se lê
É de uma tal pureza e um tal brilho,
Que até da minha escuridão se vê.*

Ma mère était laitière. Elle tirait un chariot avec deux jarres pichets de zinc. Elle tirait un chariot avec deux grandes jarres de zinc. Le lait qu'elle distribuait était celui des vaches de mon grand-père Manuel, de Corpo Santo, à une douzaine de kilomètres de la ville. Mon grand-père, quand il était jeune, avait eu un jour à la main la plume du curé et il lui dit : «¡Qué letra más bonita tendría si supiese escribir!». Et il apprit à le faire, avec une belle calligraphie aux formes végétales. Sur commande des familles, il écrivit des centaines de lettres pour les migrants. Sur son bureau, j'ai vu pour la première fois, sur les cartes postales, la statue de la Liberté, les chutes d'Iguaçu et *un jinete gaucho por la Pampa*. Nous vivions dans le quartier de *Monte Alto de Coruña*, au rez-de-chaussée, rue *Santo Thomás*, et les cafards qui s'y réfugiaient dans les dalles

déplacées. Parfois je jouais contre eux, les plaçant dans l'armée ennemie. Je connaissais la peur, mais pas la terreur. Je vais vous raconter comment j'ai fait connaissance de la terreur. Ma mère la laitière part avec son chariot et ses pichets de zinc. Je joue avec ma sœur María. Soudain, nous entendons des éclats de verre et une grande agitation dans la rue. Nous regardons par la fenêtre du bas pour voir ce qu'il se passe. Collés à la vitre, nous découvrons la terreur. La terreur venait vers nous. Ma mère nous a retrouvés enlacés, pleurant dans la salle de bains. La terreur était *El Rey Cabezudo*.

En 1960, j'ai trois ans. Dans l'après-midi, j'entends les chants des prisonniers dans la cour de la prison. La nuit, les éclairs de la *Torre de Hércules* tournent comme des ailerons cosmiques sur la tête de lit. La lumière du phare est un détail important pour moi : mon père se trouve de l'autre côté de la mer, dans un endroit appelé *La Guaira*.

J'ai trois ans. Je me souviens très bien de tout. Mieux que de ce qu'il s'est passé aujourd'hui, avant de commencer cette histoire. Je me souviens même de ce dont d'autres assurent que cela ne s'est pas passé. Par exemple nous verrons l'histoire suivante. Mon parrain, je ne sais pas comment, apporte une dinde pour Noël. La veille, l'animal s'enfuit vers le mont de la *Torre de Hércules*. Tous les voisins poursuivent l'animal. Quand ils sont sur le point de l'attraper, la dinde s'envole d'une manière impossible et se perd dans la mer comme une oie sauvage. C'est une des choses que j'ai vues et qui ne se sont pas produites.

En 1992, je suis allé à Amsterdam pour la première fois. Ce voyage que je désirais tant était pour moi une sorte de pèlerinage. J'étais impatient de voir *Los comedores de patatas*. Face à ce tableau à la ferveur mystérieuse, le plus profondément religieux de ceux que j'ai vus, la véritable représentation de la *Sagrada Familia*, j'ai réprimé l'impulsion de m'agenouiller. J'avais peur d'attirer l'attention comme un de ces touristes excentriques, qui se promène dans une cathédrale avec des lunettes de soleil et en bermuda. En espagnol, il y a deux mots : *hervor* y *fervor*. En galicien il n'y en a qu'un : *fervor*. La lumière de l'*hervor* de la source de pommes de terre monte vers la lampe ténue et illumine les visages des membres de la famille paysanne qui regardent avec ferveur la nourriture sacrée, l'humble fruit de la terre. Je suis aussi allé au Rijksmuseum et j'y ai trouvé *La laitière* de Vermeer.

L'enchantement de *La laitière*, peint en 1660, réside dans sa lumière. Des experts et critiques d'art ont écrit des textes très suggestifs sur la nature de cette luminosité, mais le résultat des analyses est toujours un point d'interrogation. C'est ce qu'ils appellent le mystère de Vermeer. Avant d'être gardé au Rijksmuseum, il a eu plusieurs propriétaires. En 1798, il fut vendu par un certain Jan Jacob à un certain J. Spaan pour un prix de 1500 florins. L'inventaire fait la remarque suivante : «La lumière, entrant par une fenêtre latérale, donne une impression miraculeusement naturelle».

Face à ce tableau, j'ai trois ans. Je connais cette femme. Je connais la réponse à l'énigme de la source lumineuse.

*Hace siglos, madre, en Delft, ¿recuerdas?,
tú vertías la jarra en casa de Johannes
Vermeer, el pintor, el marido de Catharina Bolnes,
hija de la señora María Thins, aquella estirada, que tenía otro hijo medio loco,
Willem, si mal no lo recuerdo,
El que deshonró a la pobre Mary Gerrits,
la criada que ahora abre la puerta para que entres tú, madre,
y te acerques a la mesa del rincón*

*y con la jarra de derrames mariposas de luz
que el ganado de los tuyos apacentó
En los verdes y sombríos tapices de Delft.
La misma que yo soñé en el Rijksmuseum,
Johannes Vermeer encalará con la leche esas paredes, el latón, el cesto, el pan, tus
brazos,
aunque en la ficción del cuadro
la fuente luminosa es la ventana.
La luz de Vermeer, ese enigma de siglos,
esa claridad inefable sacudida de las manos de Dios,
leche por ti ordeñada en el establo oscuro,
a la hora de los murciélagos.*

Quand j'ai lu le poème à ma mère, elle n'a même pas cligné des yeux. Je me suis senti mal à l'aise. Même si je parlais de la lumière, c'était peut-être un poème trop sombre. Je suis monté sur une étagère et j'ai pris un livre sur Vermeer, celui de John Michael Montias, où il y avait une représentation de *La laitière*. Cette fois, ma mère était impressionnée. Elle a regardé l'image durant un long moment sans parler. Elle a ensuite rangé le poème et est partie.

Quelques jours plus tard, ma mère est venue nous rendre visite. Elle avait, comme d'habitude, des œufs de ses poules, et des pommes de terre, des oignons et des laitues de son jardin. Elle dit toujours «Vayas donde vayas, lleva algo». Avant de partir, elle a dit: «He traído también una cosa para ti». Elle a ouvert le sac et a en a sorti un papier blanc plié comme un mouchoir en dentelle. Le papier enveloppait une photo. Ma mère expliqua qu'elle était allée chez ses sœurs pour pouvoir la récupérer.

La photo était celle d'une femme célibataire. Prise avant 1960 mais prise bien plus tard, évidemment, que 1660. Ma mère ne se souvient pas de qui en était le photographe. Mais elle se souvient de la maison, du propriétaire, du fils à moitié fou et de la femme de ménage qui ouvrait la porte. C'était une très jolie fille, de près de *Culleredo*. «Un día fui y me abrió otra. A ella la habían despedido, pero nunca supe el porqué.» Son regard me questionnait: «¿Y tú cómo supiste lo de la pobre Mary?». Puis elle dit: «Tras los pobres anda siempre la guadaña».

En revanche, ma mère n'accordait aucune importance au fait que la femme du tableau et celle de la photo se ressemblent comme deux gouttes de lait.

TRADUCCIÓN DE AMAÍ VERDE